

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Les eaux du songe

Anne-Marie Arrial-Duhau

Volume 24, numéro 6 (144), décembre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30345ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Arrial-Duhau, A.-M. (1982). Les eaux du songe. *Liberté*, 24(6), 84–90.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1982

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

La petite fille ne bougeait pas. Elle était assise à l'extrémité d'un promontoire rocheux et d'aussi loin que je la voyais, on aurait dit qu'elle reposait sur le bleu du ciel. Son pied droit pendait au-dessus du vide. Elle était tournée vers la mer, incomparablement lumineuse. Au pied de l'escarpement bouillonnaient les eaux blanches d'écume.

J'ai pensé à un oiseau qui se serait posé un instant sur le sol avant de rejoindre la migration. Je n'ai pas ressenti de crainte. Le bruit des eaux m'emplissait les oreilles.

Quelqu'un a crié: «Comment t'appelles-tu?». La voix a traversé les enchevêtrements de feuillage et les buissons d'épineux. Elle s'est élevée au-dessus du vacarme des eaux.

J'ai répondu: «Catherine Bachmann». La roche était rouge et me blessait la paume des mains.

Une vague puissante a balayé la falaise. Il n'est rien resté de visible de la petite fille. Peut-être y a-t-il eu un peu de vent sur les cimes. Je ne regardais pas le ciel mais la place vide où l'enfant se tenait tout à l'heure, si dangereusement, dans l'innocence.

J'écris ces mots à la hâte. Il faut que je retrouve la

petite fille évanescence que le cri a fait basculer dans la mer. Il faut que je sache pourquoi elle était assise, là, dans la solitude et l'oppression du silence. Pourquoi cet appel sans visage venait de nulle part. Il faut qu'elle me dise d'où est venu ce nom: Catherine Bachmann.

C'est le nom de l'enfant qui m'effraie.

Je me nomme Catherine, Catherine Hades. J'ai onze frères et sœurs, si proches les uns des autres que nous avons tous le même âge. Il y en a de tout petits qui pleurent et rampent sur le sable. Ils sont presque nus, leur peau rougit sous la brûlure du soleil, ils clignent des yeux en regardant la mer. Les autres courent le long des vagues et s'éclaboussent avec de grands cris. Sous un parasol délavé, une femme dort, la bouche ouverte. Elle n'entend pas le bruit du ressac ni les plaintes ni les cris des enfants. Ils ont tous très peur de la mer. Ils ne s'en approcheront pas aussi longtemps qu'elle sera haute. Quand la marée descendra, ils descendront avec elle vers les rochers ruisse-lants d'eau pour ramasser les coquillages, étendre le varech sur le sable sec et jouer encore dans les lacs d'eau tiède avant de remonter jusqu'au rivage.

Je ne partage pas les jeux. Je ne veux pas rouler sous la frange des vagues ni rassembler les coques de nacre pour en faire des colliers. L'air, chargé d'iode, me donne la nausée ou bien est-ce l'ennui qui me soulève le cœur, je ne sais.

J'ai escaladé la dune et contourné les buissons de tamaris. Le vent mouillé d'embruns me dessèche les lèvres. Là-bas, l'ombre est noire sous les pins. Il faut marcher longtemps avant de les atteindre. J'ai les bras blancs de sel. La femme dormante sous le parasol ne sait pas que je m'éloigne d'elle.

La roche nue est ceinte de longs fûts inclinés sous les rafales du vent d'ouest. Deux d'entre eux, plus droits, s'avancent en sentinelles de chaque côté du promontoire. Les autres forment un rempart en demi-cercle et le soleil lui-même ne le traverse pas. En bas, la mer attaque furieusement. Le grondement des eaux

m'emplit les oreilles.

Qui a crié?

Au village, nous sommes une famille comme les autres. Une famille nombreuse. Les Hades sont pourtant des étrangers. Mon père est venu d'ailleurs, d'on ne sait plus où. Le nom des Hades n'est pas inscrit sur la plaque de marbre des bienfaiteurs de la paroisse scellée sous le porche de l'église. Il n'est pas gravé sur la stèle du monument aux morts. L'histoire commence avec le registre de l'état civil : douze petits Hades, comme une épidémie. Ils sont indistinctement vêtus de bleu et de blanc, la couleur du deuil de l'enfance. L'été, ils partent très tôt le matin à travers les marais salants et passent la journée dans les dunes sablonneuses quand le soleil est trop aveuglant près de la mer. Ils rapportent au village des moissons de coquillages dont ils apprennent l'art de faire des bracelets et des colliers. C'est le temps des choses éphémères, qui se brisent entre les doigts. Il n'y a pas d'obstacle entre la terre et le ciel. Celui-ci pèse de tout son poids jusqu'à l'infini, là où il se confond avec le tremblement bleu de la mer. Les enfants se doutent que tout ici est immuable même si les étoiles à cinq branches et les fleurs roses des tamaris s'effritent dans leurs mains.

Qui a appelé?

J'ai traversé la mer et vu le soleil se coucher sur les dunes. Personne ne sait ma terreur. Le monde se lit à l'envers et pour le reconstruire à l'endroit, il faut lire à s'en rendre malade, à en perdre le nord de la nouvelle géographie. Parfois, la nuit, j'entends frapper contre le mur des coups sourds et répétés comme les coups de boutoir sous la falaise environnée de pins. Une à une les lampes s'éteignent, la ville prend le large et sa respiration s'élève comme une vague mystérieuse. Je suis seule à veiller mais l'innocence m'a quittée.

D'où vient le cri?

Il n'y a pas d'autres étrangers dans le village. Les enfants des métayers et des pêcheurs s'assoient avec

nous sur les bancs de l'école. Ils ont des galoches de bois fourrées de paille et des gants de grosse laine. En hiver, leurs doigts gourds laissent échapper le porte-plume sur les cahiers où ils écrivent leurs noms de famille. On crie: «... les Guilet de la Favriel», et ils accourent en bandes et ils prennent toute la place autour du poêle à bois qui fume. Ceux des marais sont moins audacieux, ils sont habitués au silence et aux grands espaces. Les Hades n'ont pas de terre à cultiver. Et le sel ne leur rapporte rien.

Nous faisons provision d'inutile. Ce que la mer délaisse, nous le gardons et en tirons subsistance. Nous avons une autre richesse qui résistera au temps. Nous sommes à l'affût comme de jeunes renards aux dents longues, prompts à se fondre dans les taillis. Les premières places autour du feu sont pour nous, s'il s'agit d'écouter les histoires et de s'approprier la langue du pays jusqu'en ses plus secrètes racines. Quand ils disent que le nom des Hades n'est pas d'ici, mon père sourit et ne dit rien. Hades est son nom. Il nous l'a donné en héritage.

Catherine Hades, c'est mon nom.

Dans une ville étrangère, de l'autre côté de la mer, j'ai écrit ce nom muet partout où on m'a laissée pénétrer sans payer tribut de naissance. Je l'ai écrit sur des feuilles vierges, dans des cahiers d'écolier, sur l'endos des livres neufs. Je l'ai tracé sur des enveloppes et des photographies, dans les marges et entre les lignes. Mais l'encre de ma signature est invisible. Il faudra que le feu la révèle et à cet instant, elle sera consumée. Ainsi, je dilapide l'héritage.

N'a-t-elle pas dit: Catherine Bachmann? Le bruit des eaux du songe était assourdissant.

Si l'enfant avait répondu: Blackmann, je comprendrais davantage. L'Homme noir serait celui dont la voix a brisé la coque de silence, précipitant dans les eaux bouillonnantes, blanches d'écume, la petite fille qui rêvait, la tête levée vers le ciel éblouissant de lumière. Et quand il a crié par-dessus le mugissement de la mer: «Comment t'appelles-tu?», elle s'est éva-

nouie. A sa place, la roche nue et rouge. Maintenant, vêtu de nuit, il rôde et cherche en vain sous le couvert des mots l'enfant qui se balançait au-dessus du vide. Il dit qu'il ne se remettra pas de sa disparition. Je l'entends qui appelle dans le tumulte de la mer. Il frappe de ses cris la muraille de la forêt mais le cercle s'est refermé autour de la falaise nue et rouge.

Je me nomme Catherine Hades. C'est le nom que m'a transmis mon père. La petite fille n'a pas dit : «Blackman». Il ne portait pas ce nom d'Homme noir dans les légendes ni au temps des années d'enfance au bord de la mer. Il faut chercher encore.

Là-bas, nous apprenions notre langue maternelle sans y penser, comme nous buvions le lait dans les étables. C'était une prodigalité sans conséquence immédiate. Elle ne portait atteinte à personne. La langue était plus fraîche que l'eau de la source. Je m'y suis désaltérée, amoureuxment. Mes colliers de mots valaient bien ceux de mes frères et sœurs. J'entremêlais les brillants et les ternes, les tendres et les rocailleux, avec de légers silences, des accents, des soupirs. Je les ai vite préférés aux choses, aux bêtes et aux gens. «Capucine» était plus rouge que la fleur et «mimosa» plus ensoleillé que l'arbuste aux grappes frileuses. Mais ils ont dit que c'était comme un crime. La pauvreté leur devenait plus maléfique parce qu'elle était nommée et plus indigente était leur richesse.

Hades était le nom que j'aimais plus que tous les autres.

La petite fille ne connaissait pas ce nom : Blackmann. Un nom allemand.

Les enfants avaient ordre de ne pas entendre les mots de la dépossession. Ils devaient les laisser à l'état informe d'une langue de cris et d'aboiements féroces. Leurs cœurs humiliés se fermaient aux syllabes gutturales qui martelaient les seuils déserts. Ils n'entendaient pas chanter les enfants de cette autre langue, leurs frères et leurs sœurs. Ils ne connaissaient pas les contes fabuleux qui berçaient leurs sommeils. Les mots allemands hurlaient. Ils disaient la haine et la

mort.

J'écris ce nom: Catherine Bachmann. Je commence à savoir.

La petite fille cherche ses mots au fond de la mémoire. Comment dire ce qu'elle a découvert dans la fébrilité de son rêve? Il faut raconter l'histoire à rebours du temps et faire du projet un passé révolu. Je sais qu'il en est bien ainsi.

Catherine Hades tourne les pages du livre de comptes. C'est un agenda que son père emporte avec lui lorsqu'il s'en va à la ville vendre les fragiles bijoux que les enfants ont rêvés dans la nostalgie d'une marelle avec un galet d'or. Les pages en sont toutes blanches. Qui a effacé sa date de naissance? Qui a rayé son nom d'un trait noir?

Et pendant ce temps, à la même date et à la même heure, une femme meurt dans une ville italienne abîmée dans les ors du soleil couchant. Je ne sais rien d'elle. Elle n'a ni âge ni visage. L'incendie a dévoré sa robe tandis qu'elle sommeillait dans l'exil du fleuve. Ingeborg Bachmann, écrivain autrichien, vient de rejoindre la plus totale discrétion. Le livre qu'elle a signé il y a bien longtemps demeure sagement muet parmi les autres sur les rayons d'une bibliothèque publique.

Je n'avais jamais entendu ce nom: Ingeborg Bachmann. Il dit le ruisseau et l'eau du songe qui s'en va vers la mer. Celui de l'enfant restait une énigme. Il me conduisait dans le labyrinthe des jours et des nuits. Il effaçait peu à peu toutes mes signatures équivoques. L'Homme noir ne l'entendait pas. Il continuait de crier: «Comment t'appelles-tu?» Je ne disais plus rien. Je devais répondre de ma naissance devant la chair brûlée d'une femme, très loin, au-delà de la mer. Pourquoi était-elle revenue dans la douceur du songe chuchoter ce nom que la vague a recouvert d'écume?

Le livre d'Ingeborg Bachmann a franchi les frontières de l'espace. Le temps s'inverse à nouveau. Dans la blancheur de l'aube, elle parle dans la langue des

humiliés: «Il y avait, dit-elle, les pinèdes, les geais et le feuillage éloquent...» Les eaux du fleuve immémorial bouillonnent sous les arches du pont. Lourdes et grises, elles rongent les pierres des palais. Toutes les eaux se mêlent comme se confondent les heures du songe.

*Presque réduit au silence
percevant au loin
encore
l'appel
Viens. une fois seulement
Viens**

Je suis là. Les geais ont fui la ville inhospitalière. Les sapins tremblent sous les rafales du vent. Cet héritage est si lourd pour mon ignorance. Ingeborg, que voulais-tu savoir que je puisse chercher à mon tour? Le bruit de la mer m'a crevé les tympans. Je n'entends plus que les coups violents de l'embâcle contre les piles du pont. «Il n'y aura pas de lisière», disais-tu. Soit. Ma langue ne profanera pas ta mémoire car j'apprendrai le fleuve et la mer et la couronne de pins aux enfants qui savent toutes les langues de la terre. Je les vois frapper contre la vitre en clignant des yeux et le reflet du ciel allume un sourire sur leur visage.

*Et là-haut, quelqu'un avance, qui déteste les eaux et les feuillages, quelqu'un qui ne comprend pas, qui ne comprendra jamais. Comme moi, je n'ai jamais compris.**

Je ne sais plus qui je suis mais cela n'a plus d'importance. Le nom des Hades tombe à jamais dans l'oubli, avec les coquillages et les fleurs des tamaris.

Tout est bien ainsi. Les eaux du songe orgueilleux refluent lentement. Le bruit s'apaise.

Avril 1981

* *Das Dreissigste Jahr, 1961, Piper Verlag, Munich. 1964, Editions du Seuil, Paris.*